

DANSE ET HISTOIRE

Les corps dans les conflits

dimanche 16 août 2015, par [Bertrand Tappolet](#)

Loin des clichés simplistes, mêlant performance, travail documentaire et autofiction "Archive" et "Monument 0 : Hanté par la guerre (1913-2013)" abordent, au Festival des arts vivants de Nyon et en tournée européenne, les corps pris dans les affrontements et la guerre à venir ou permanente.



Arkadi Zaides conçoit des univers d'une grande physicalité, dont la puissance se pose en mémoire des tensions qui traversent la société israélienne. Quiet fut ainsi une chorégraphie réunissant quatre danseurs performeurs juifs et arabes de l'État hébreu. Dans le chœur largement consensuel au sein de l'Etat hébreu qui accompagne la politique du gouvernement Netanyahu, notamment dans les territoires occupés, les voix dissidentes en Israël ont du mal à se faire entendre. Né en Biélorussie ce danseur et chorégraphe israélien a imaginé un solo néo-documentaire, *Archive*.



Voici l'une des seules démarches performatives et dansées évoquant les violences de l'Occupant. On voit ainsi à l'écran de jeunes colons aux visages recouverts par des vêtements comme reproduisant en miroir les gestes de l'Intifida. Ou des enfants israéliens s'attaquant à des bamboches palestiniens ou les menaçant. « Les enfants sont comme des réceptacles, des médias à travers lesquels on peut comprendre les adultes mais aussi plus largement ce qui arrive à une société. Observer des enfants, que l'on considère a priori comme innocents, dans un tel état de violence et de déchaînement, est évidemment très choquant. Mais le plus important pour moi, c'est qu'à travers eux, l'absurdité de la situation est

surlignée. Cette dimension du conflit, qui colonise le corps et l'esprit dès le plus jeune âge, ne nous parvient pas tellement via les médias traditionnels. Ces images sont pourtant susceptibles de faire réagir et posent des questions fondamentales à nos sociétés », explique l'artiste dans un entretien avec Renan Benyamina.

Une démarche engagée et critique

Présentée notamment au Festival d'Avignon en 2014, *Archive* est basé sur des images tournées par des Palestiniens auxquels le Centre d'information israélien pour les Droits de l'Homme dans les territoires occupés, B'Tselem (site : www.betselem.org) fournit de petites caméras vidéos, tout en leur proposant une formation et de documenter leur vie de tous les jours sous l'occupation en Cisjordanie, à Jérusalem-est, dans la bande de Gaza, à Ramallah et Hébron notamment, où les tensions sont vives et les affrontements monnaie courante. Fondé en 1989, B'Tselem souhaite favoriser l'émergence et l'affirmation d'une culture des droits humains en Israël. « La fonction principale de ces images est de servir de preuve. Leur vocation est d'abord et avant tout de témoigner. Je me suis demandé si elles pouvaient me fournir quelque chose de plus en utilisant mon corps comme médium. En les visionnant, en m'en imprégnant, j'essaie de transformer ces archives en matériau d'une autre sorte. Comment mon regard, orienté par mon expérience et articulé à mon corps, peut-il extraire de ces archives une sorte de testament à plusieurs niveaux, ou encore les agencer, les décaler ? Voilà le sens de ma démarche dans cette pièce. »

Sur ces sources, l'artiste se métamorphose en archive vivante, dont la danse est un outil et matériau d'investigation critique de l'identité de son pays. Il en relève une complexité, qui va souvent à rebrousse-concepts des idées reçues et visions médiatiques traditionnelles. Passeur d'une danse âpre, violente, ventrale, sachant distiller une tension râpeuse, agressive, de quasi rébellion, Zaides avance : « Mon corps change la façon dont ces images sont perçues, il permet d'opérer des focus, de placer les choses dans une nouvelle perspective. »

On retrouve dans sa démarche quelque chose de l'univers du cinéaste et trublion rageur israélien Avi Mograbi, qui depuis vingt-cinq ans, dénonce les dérives de la société de son pays dans des films sombres et désespérés, dont son film *Z 32* (2009) sur un crime de guerre en Cisjordanie. Le cinéaste pacifiste a rencontré un jeune homme qui s'est enrôlé dans les commandos d'assaut de Tsahal et qui a participé un jour à une opération de représailles chez les Palestiniens. Ce jeune homme a une compagne, qui ne peut endurer les violences et exactions qu'il a commises. Ils vont tous deux témoigner face à la caméra, révélant des positions irréconciliables. Mograbi affirme que « l'illégalité n'a jamais fait peur au gouvernement israélien. Surtout concernant les autres ». Il ajoute : « Les soldats qui pleurent de compassion pour les

<http://www.gaucheبدو.ch/spip.php?article4666>



colons expulsés de Gaza sont les mêmes qui perdent leur humanité face à des enfants palestiniens attendant des heures à un check point. Leur compassion ne se fonde pas sur la situation humaine qu'ils expérimentent, mais sur leur affiliation ethnique. Quand je vois quelqu'un qui a besoin d'aide, moi, je ne lui demande pas son ADN. »



En

montrant des images de jeunes colons israélien masqués de leurs t-shirts, reproduisant les postures de l'Intifida, en lançant des pierres et menaçant des Palestiniens, Zaides a aussi cette qualité de s'extraire du flux d'images venues notamment des territoires palestiniens sur le plus long conflit de l'histoire des 20 et 21e siècles. C'était déjà la conviction, selon d'autres modalités, de la cinéaste palestinienne Enas Muthaffar dévoilant au fil d'une fiction vidéo, un mur de séparation, un checkpoint, des juifs humiliés par des soldats palestiniens et manifestant pour la fin de l'occupation et de la colonisation. Dans *Occupazion* (2007), visible sur le net, et où la chorégraphie occupe une place importante, Muthaffar a ainsi inversé les rôles. Même possible retournement dans "Archive", mais bien réel lui.

Chroniques de la violence quotidienne

Le danseur se place entre les images documentaires d'archives et le spectateur. Sur un écran s'affichent les données concernant chaque vidéo tournée. Ainsi, « Photographe : Abu 'Ayeshs. Lieu : Hébron. Date : 03/11/2007. Description : De nombreux colons à l'extérieur d'une maison : 'Elle est là-haut sur son balcon ! Jetez-lui des choses ! » Dans un premier temps, en posture immobile, Zaides reprend les gestes de violence, les anticipent, les interrompt, les passent en boucle temporelle. Avec lenteur puis au fil d'une vélocité croissante, il est l'enfant lanceur de pierres, le militaire embusqué. De l'accumulation de ces mouvements zappés, fragmentés, surgit une intensité troublante de phrases chorégraphiques mises bout à bout. « Parfois, je suis du côté des spectateurs observant les images, parfois du côté de la personne qui filme, parfois de celle qui est filmée et d'autres fois encore, je suis juste moi, au centre de tout cela. Qu'est-ce que mon corps peut ajouter à la perception de ces images ? C'est le questionnement qui sous-tend ces déplacements, ces différentes positions. Je tente d'être un médiateur, tantôt un filtre, tantôt un obstacle au regard. Mon corps change la façon dont ces images sont perçues, il permet d'opérer des focus, de placer les choses dans une nouvelle perspective. »

L'ensemble confine à une transe mémorielle et un brin lassante par la mise en boucle des mouvements en vignettes chorégraphiées. « Je tente de devenir une archive vivante, d'enregistrer des informations physiques mais aussi sonores. Je m'enregistre puis joue en effet avec des boucles sonores. Ce traitement en direct me permet, par effet de superpositions et d'accumulations, de produire un mix de voix, d'échos, et de les ajouter aux gestes de mon corps. Je cherche, en croisant des éléments de réel, à créer une forme abstraite, un langage qui serait celui d'une multitude », détaille le chorégraphe.

Elastique, réagissant à des retours d'impulsions externes, Zaides est issu de la Batsheva Company d'Ohad Nahrin. On songe ainsi à *Sadeh 21 (Champ 21)* signé Nahrin, qui voit des danseurs marcher comme si la fin était derrière eux, dans une sorte de ressassement continu. Le corps se contracte et se dilate, se tord et se disperse ou s'évanouit dans une chute interminable. Archive est une sorte d'étude des possibles chorégraphiques à partir de situations et gestes d'oppression. Il marque par sa gestuelle heurtée et ses poses martiales, belliqueuses.



Un fond documentaire se métamorphose ainsi en production performative. On peut alors s'interroger sur le fait de réduire à l'état de marionnettes d'un chorégraphe, des corps captés par la vidéo et passer en boucle, sans démêler le propos de l'artiste démiurge de celui des acteurs réels et donner des explications aux uns et autres ? Ces conditions ne sont-elles pas nécessaires pour que le spectateur puisse avoir la liberté de prendre position face à ce qui lui est montré ? Certes l'exercice permet de montrer à l'envi l'instauration d'une culture de la violence ancrée dès l'enfance. Mais une approche plus patiente et attentive ne réduisant pas les uns et les autres à des teasers (bandes-annonces) chocs d'états corporels pris dans des situations brutales auraient été sans doute salutaire.

La danse côté guerres

Chorégraphe, performeuse et danseuse. Eszter Salamon elle crée depuis 2001 des solos et pièces de groupe. Souvent conviée dans les musées, elle utilise la chorégraphie comme une pratique mémorielle étendue mêlant plusieurs médias : vidéo, son, musique, texte, voix, mouvement et actions corporelles. Pour *Magyar Tancok* (2005), elle évoque, sous forme d'une conférence dansée, avec la collaboration de sa mère et de son frère musicien, la richesse des danses folkloriques hongroises qu'elle pratiqua très jeune en famille. Elle y décrypte au passage « ce qui constitue un conflit chez elle en chorégraphiant une sorte d'histoire de son corps »,

selon elle.

Eszter Salamon se forme dès son plus jeune âge à travers l'apprentissage de la danse traditionnelle hongroise, puis du ballet classique et enfin de la danse contemporaine. Une expérience complète et exigeante qu'elle met d'abord au service des chorégraphes Sidonie Rochon, Mathilde Monnier ou encore François Verret. Elle commence sa carrière de chorégraphe en 2001 avec les solos *What a Body You Have*, *Honey* et *Giszelle* avec le Français Xavier Le Roy, qui l'ont fait reconnaître comme une personnalité singulière. Elle choisit de diversifier les formes – pièce musicale, film chorégraphique, conférence, pièce muséale, pièce autobiographique... – qui interrogent la façon dont la danse crée des récits et écrit son histoire. Affirmant que danser n'est pas seulement l'affaire des corps et de leur organisation dans l'espace et le temps, elle construit son propre système en utilisant différents médiums : l'absence de corps, le texte, l'image, la parole, la musique, l'histoire. Son but ? Favoriser de nouvelles compréhensions du langage chorégraphique et élargir toujours plus le champ des imaginaires. En 2014, Eszter Salamon a commencé une série de pièces explorant et interrogeant la notion de monument et la pratique d'une réécriture de l'Histoire.



Au fil d'une pièce pour six danseurs en forme de ready-made devenus ici body-made, en transformant la matériel chorégraphique originel par sa transmission, *Monument O : Hanté par la guerre (1913-2013)*, qui fut notamment joué au dernier Festival d'Avignon, elle questionne et subvertit la notion même de monument, de lieu de mémoires et la pratique d'une réécriture de l'Histoire. La chorégraphe a ainsi demandé à ses danseurs de s'inspirer de danses martiales mais aussi de danses tribales et folkloriques (50 chorégraphies), qui ont été ou sont toujours pratiquées dans des pays qui sont ou furent en guerre ces cent dernières années, en Afrique, Asie et Amérique latine. Les mouvements participent de « la défense, de l'attaque et d'une préparation physique » notamment selon la chorégraphe.

La volonté spéculative de l'artiste est de rapatrier la danse guerrière dans l'histoire de la danse occidentale qui aurait oublié ses expressions chorégraphiques, suscitant une forme hybride qui combine et retravaille ces chorégraphies trouvées sur internet sous forme de vidéos. En Europe et aux États-Unis, ceux qui ont construit l'histoire de la danse

auraient écarté la plupart des danses « tribales » et « folkloriques ». Les conflits abordés dénotent une implication explicite des Etats occidentaux sans qu'ils soient mentionnés sur le plateau autrement que par des dates inscrites sur de petits panneaux, par exemple « 1915-1934 ».



Champ de fouilles et cimetière

Le plateau prend tour à tour l'allure d'un étrange cimetière, d'un champ de fouille archéologique, d'un musée vivant et d'un lieu de performances lorsque notamment les maquillages s'estompent et les vêtements contemporains font leur apparition suggérant le fait que l'on est dans une démarche d'appropriation contemporaine de ces danses guerrières qui peuvent être une danse de défi comme le fameux Haka des Maori repris les et rugbymen rugbywomen néo-zélandais. Ces dernières livrent d'ailleurs avant-match un haka plus dansant, chorégraphié et tout aussi symbolique des racines des colonisés du pays. Symboliquement, le haka sur terrain de

rugby, comme c'est le cas dans la version scénique retravaillée jusqu'au burlesque expressif dans *Monument 0...*, frôle parfois l'appel au meurtre et est toujours perçu comme un appel à la guerre.. L'une de ses versions se termine par le geste expressif de trancher la gorge à leurs adversaires, ce qui fait que ce rituel est toujours plus controversé sous couvert notamment de dévoyer une tradition enrôlée au service d'un nationalisme agressif et arrogant.

Essentiellement masculines, les danses martiales sont aussi interrogées pour leur « fonction sociale au sein d'une communauté », favorisant la création d'une « humeur commune » ou préparant les corps au combat. Mais aussi sur la base de sources vidéo, les danses pratiquées après la bataille et célébrant un paysage mouvementiste victorieux ou endeuillé, car rattaché à une défaite. La chorégraphe souligne leurs différentes qualités, de la lenteur retenue à l'agression violente, des variantes rythmiques selon l'énergie du sol accompagnées de percussions corporelles et de chants.

Avec des danseurs en combinaison sensible à la lumière noire rendant fluorescents les blancs qui constellent les habits et visages, *Monument 0...* mêle le tribal, l'ethnologique et le performatif dans une atmosphère indécise. Loin de la chronique historique ou de la réactivation de vécus et expériences reconnaissables, la danse permet alors à la chorégraphe d'origine hongroise de fouiller des histoires refoulées ou tues. Ce notamment sous la forme de trances et danses de résistance face à l'esclavage et l'oppression dans la tradition du vaudou.

Bertrand Tappolet

FAR. Nyon, Jusqu'au 22 août. Rens. : www.festival-far.ch [<http://www.festival-far.ch>]

Photos *Archive* : Jean Couturier et Muna Anawajah

Photos *Monument 0 : Hanté par la guerre (1913-2013)* : Christian Raynaud De Lage